Les occasions perdues : intelligibilité de l'histoire et situation critique

Louis Jacob

Numéro 44, septembre 2007

Les occasions perdues : souvenirs de ce qui aurait pu être

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002486ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002486ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jacob, L. (2007). Les occasions perdues : intelligibilité de l'histoire et situation critique. *Cahiers de recherche sociologique*, (44), 5–13.
<https://doi.org/10.7202/1002486ar>

Copyright © Liber, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louis Jacob

Les occasions perdues : intelligibilité de l'histoire et situation critique

Les occasions perdues dont il est question ici sont, comme beaucoup d'expressions populaires, des « façons de parler » étrangement révélatrices. Donnons-en d'abord une illustration, extraite d'une brève citation du philosophe Giorgio Agamben, commentant la situation créée en Italie sous le règne de Silvio Berlusconi : « Dans les années 1980, alors que les vieilles idéologies vidées de leur substance s'écroulaient les unes après les autres, une nouvelle, et aussi stupide, idéologie de l'entreprise, du marché et de la communication a occupé les espaces laissés libres, empêchant encore une fois qu'ils soient rendus à l'invention et à l'initiative des citoyens. L'*occasion* de liberté ouverte par la fin du régime ancien s'est ainsi *perdue*¹. » La banalité de cette image, cette façon de parler commune, même servie par un philosophe, ne doit pas nous égarer. Car l'usage de cette image ou figure de style qu'est l'« occasion perdue », s'il est courant et fait immédiatement sens, renvoie à un procédé discursif plus général qui concerne l'intelligibilité même de l'histoire, notre façon de la comprendre et de l'expliquer.

La construction du temps historique

Inscrit dans le renouveau de l'épistémologie et de la réflexion critique, ce numéro des *Cahiers de recherche sociologique* entend explorer le phénomène discursif particulier de l'occasion perdue à travers ses manifestations singulières, ses modalités et ses structures essentielles, repérables tant dans le récit savant que dans les pratiques quotidiennes. Derrière ce questionnement, il y a l'hypothèse que les procédés stylistiques (ou poétiques) de ce genre sont de puissants schèmes interprétatifs, des constructions imaginaires omniprésentes. Ces constructions ne constituent en aucune façon des exceptions, mais sont, au contraire, au fondement même de la conscience du temps historique, elles orientent l'écriture de l'histoire et participent à la mise en

1. G. Agamben, « Le pire des régimes », *Le Monde*, 23 mars 2002. Je souligne.

forme des modèles d'explication propres aux sciences humaines. Elles concourent à l'institutionnalisation, à la légitimation et la valorisation du temps historique.

Cette hypothèse ne se situe donc pas seulement dans la continuité des interrogations sur l'«écriture de l'histoire», mais suppose, plus largement, que les figures du discours et les constructions imaginaires sont au fondement même des réalités que l'on cherche à expliquer. L'historien Krzysztof Pomian a très bien explicité cette réciprocité de la *conscience* historique et du *savoir* historique, c'est-à-dire l'identification et la représentation du passé, du présent et de l'avenir, d'une part, et les opérations et les affirmations positives dont procède la connaissance scientifique, d'autre part : «La première fournit un cadre général à l'intérieur duquel les faits reçoivent un sens et elle projette les valeurs sur la suite d'événements, de personnes, d'époques, en accordant à certains éléments de celle-ci une grande importance et en traitant d'autres comme insignifiants ou en leur conférant tantôt le rang de modèle, tantôt celui de repoussoir. Le second remplit ce cadre, sans qu'il y ait jamais de coïncidence entre les deux : les faits sont toujours à la fois insuffisants et trop nombreux ; il en manque pour confirmer certaines hypothèses et il en abonde qui semblent ne servir à rien².»

En cela, le discours de l'histoire n'est pas radicalement différent de celui de la sociologie et de l'ensemble des sciences humaines. Il s'agit d'élucider comment ces discours, et les procédés qui caractérisent chacun des savoirs dont ils sont issus, peuvent prétendre au réel. L'intérêt de notre thème est précisément qu'il engage une réflexion non pas seulement sur les fictions ou les affabulations discursives, qui viendraient après coup déformer l'histoire vraie, mais sur la tension qui s'installe dans le réel entre un symbolisme premier, constitutif, structurant, résultat des sédimentations et des expressions antérieures, et un symbolisme second, tout aussi structurant, mais qui alors ne joue pas à vide : il épure, sélectionne, projette, construit et reconstruit, campé dans un lieu qu'il n'a pas lui-même choisi ni inventé. C'est pourquoi le thème de l'occasion perdue nous entraîne, comme on le verra dans ce numéro, par-delà la question épistémologique de l'intelligibilité de l'histoire, vers des questions politiques ou éthiques, liées à des situations sociales et historiques concrètes. Car si le lieu du discours n'est pas choisi et inventé, mais en quelque sorte accordé par accumulations successives, il est toujours «en situation», «en perspective», et, en ce sens, il est aussi en partie la création du sujet qui l'habite et le mobilise.

Le thème de l'occasion perdue oblige à sortir des limites étroites du discours savant et de son épistémologie pour considérer attentivement le récit de soi, la mémoire culturelle, les imaginaires sociaux, bref d'autres types de récit et de pratique qui donnent forme à la temporalité historique. De plus, à l'encontre des thèses fictionnalistes («il n'y a que des récits») et d'une tendance au relativisme intégral («il n'y a que des interprétations particulières»), il s'agit pour nous de maintenir le problème de l'objectivité de la

2. K. Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 26.

connaissance. La réflexion sur les imaginaires sociaux à l'œuvre dans la représentation, l'explication et l'interprétation de la temporalité mène à repenser la question du réalisme sociologique ou de la construction sociale de la réalité. Elle prend au sérieux la question de l'explication des faits, de la justification des énoncés, et de la discussion rationnelle dans les sciences humaines.

De la rhétorique de l'histoire à l'historicité de la connaissance

Avant de préciser davantage en quoi consiste la figure particulière qu'est l'occasion perdue, il est nécessaire de situer le contexte de notre réflexion, balisé notamment depuis la fin des années 1970 par les discussions sur la narrativité ou la rhétorique de l'histoire, mais auxquelles il ne se restreint pas. Il m'apparaît qu'il y a un mouvement de convergence dans les débats sur le réalisme, sur les formes de la connaissance, sur la narrativité et les modes d'intelligibilité propres aux sciences humaines.

Outre Michel de Certeau, qui proposa en 1975 une réflexion sur l'histoire conjuguant les considérations pratiques de l'historien avec la psychanalyse et le structuralisme, c'est le philosophe Paul Ricœur que je tiendrai ici pour emblématique du nouveau contexte alors en émergence. Ricœur, puisant à la fois dans les traditions analytiques anglo-saxonnes, la poétique, la phénoménologie, l'herméneutique continentale et l'épistémologie des sciences humaines, avait en outre proposé une magistrale synthèse des débats sur la narrativité, dans son ouvrage *Temps et récit* (1983-1985).

Il est maintenant généralement admis que la narrativité (le « récit ») a sa place dans l'épistémologie des sciences humaines et sociales. Il est de même admis que la théorie et l'épistémologie doivent se déplacer sur des axes ou des niveaux d'analyse variés : l'individuel et le collectif, le cognitif et le normatif, la synchronie et la diachronie, le formel et l'informel. Ainsi, le dialogue entre les diverses traditions de pensée (phénoménologique, herméneutique, analytique, pragmatique, principalement) et les divers champs disciplinaires (études littéraires, sociologie, histoire, philosophie, et études transdisciplinaires), encore peu pratiqué à l'époque de *Temps et récit*, est de plus en plus fréquent. Je me permettrai de résumer ce contexte en le ramenant à cinq grands axes :

1. Les tentatives d'inspiration pragmatique et analytique cherchant à articuler le récit historique, l'explication causale et les modèles descriptifs. Historiens et sociologues mettent au point les moyens appropriés pour représenter des « relations » et des « processus » inhérents à la réalité qu'ils cherchent à comprendre, et s'ils choisissent des formes narratives, c'est parce que ces dimensions temporelles constitutives de leur objet l'imposent³.

3. M. R. Somers, « We're no Angels: Realism, Rational Choice, and Relationality in Social Science », *American Journal of Sociology*, vol. 104, n° 3, 1998, p. 722-784. J'inclus notamment dans cet axe les travaux épistémologiques d'Andrew Abbott, de Margaret Archer et de Charles Tilly.

2. La détermination des paradigmes formels, la rhétorique, la logique argumentative et les opérations du raisonnement sociohistorique. On s'attarde plus spécifiquement aux formes héritées et aux conventions tacites ou explicites qui permettent de tenir le discours vrai, qui permettent d'ordonner la « vraisemblance » et l'« exemplification méthodique⁴ ». Ainsi, Hayden White a tenté de décrire la structure profonde de l'imagination historique en repérant les tropes caractéristiques d'un auteur et de son époque (l'organicisme des historiens européens du dix-neuvième siècle, par exemple).

3. L'exploration des dimensions narratives particulières du soi, ou de la personne, dans la société contemporaine. Le récit est en effet une des composantes essentielles de la constitution du soi, et il importe d'examiner comment les changements structurels ou culturels sont réfléchis, condensés, négociés, voire contestés dans un projet autobiographique⁵;

4. L'analyse et l'interprétation de la mémoire culturelle ou des imaginaires sociaux qui concourent à la dynamique identitaire des groupes et à la construction de la réalité sociale. La dynamique parfois conflictuelle de ces imaginaires empêche tout retour hâtif à des entités immuables ou essentielles, et force encore à étendre la perspective historique⁶;

5. Enfin, la redécouverte de penseurs marginaux, méconnus ou inclassables qui viennent relancer la discussion sur les philosophies de l'histoire et la narrativité. Dans l'aire francophone, les cas de Walter Benjamin, Bernard Groethuysen et Siegfried Kracauer sont exemplaires à cet égard⁷.

Je n'entrerai pas directement dans la discussion de chacun de ces axes, mais je voudrais en souligner quelques aspects importants. Il est par exemple remarquable, ne serait-ce que dans le premier axe méthodo-

4. J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991. Je pense aussi à R. H. Brown, *Clefs pour une poétique de la sociologie*, trad. R. Clignet, Arles, Actes Sud, 1989; P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971; H. White, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1973, et aux pages que Paul Ricoeur consacre à cette question notamment dans *Temps et récit*, t. I, Paris, Seuil, 1985, p. 228-246.

5. Z. Bauman, *Life in Fragments: Essays in Postmodern Morality*, Oxford et Cambridge, Blackwell, 1995; A. Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995; A. Giddens, *Modernity and Self-Identity: Self and Society in Late Modern Age*, Stanford, Stanford University Press, 1991; P. Ouellet, S. Harel, J. Lupien et A. Nouss (dir.), *Identités narratives. Mémoire et perception*, Québec, Presses de l'université Laval, 2002; R. Robin, *Le golem de l'écriture: de l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ, 1997.

6. Je pense à des perspectives aussi variées que celles de B. Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1991; V. Descombes, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996; E. W. Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books, 1993; C. Taylor, *Modern Social Imaginaries*, Durham, Duke University Press, 2004.

7. W. Benjamin, *Œuvres*, trad. M. de Candillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, 2000; B. Groethuysen, *Philosophie et histoire*, Paris, Albin Michel, 1995; S. Kracauer, *L'histoire des avant-dernières choses*, trad. C. Orsoni, Paris, Stock, 2006.

logique, que la question omniprésente des rapports entre la sociologie et l'histoire, et entre la théorie générale et le récit du particulier, soit posée en termes beaucoup moins dichotomiques qu'elle ne l'était encore à l'époque de Hempel ou de Kuhn. Pour le dire en une formule, les rapports de causalité significatifs sont des explications qui rendent compte adéquatement de chemins contingents. Dans tous ces débats, on envisage la narrativité tantôt dans une optique méthodologique et épistémologique, tantôt dans la perspective des études culturelles, littéraires ou institutionnelles, mais toujours pour renouveler les théories fondamentales et les pratiques des disciplines concernées. Enfin, ce mouvement de convergence, qui cache peut-être un nouveau partage disciplinaire, permet de réfléchir au statut des théories et des modèles de description dans les analyses sociologiques.

Craig Calhoun a bien épinglé ces enjeux, en rappelant que nous devons sans cesse nous interroger sur les modes de production, les conditions objectives ou institutionnelles, et les facteurs externes (pratiques, culturels ou idéologiques, par exemple) qui favorisent la sélection des événements retenus dans le récit scientifique, de même que sur la rhétorique et les pratiques discursives particulières qui entrent dans la construction de ce récit⁸. De l'autre côté, les tenants d'une approche plus formelle et non narrative ne peuvent ignorer la condition herméneutique de la connaissance de la société qu'au prix d'une simplification, d'une schématisation, d'une réduction, dont ils doivent rendre compte s'ils veulent conserver la plausibilité et la légitimité de cette approche.

Dans ce nouveau contexte, où je crois déceler une convergence « postpositiviste » ou « postrationaliste », toutes les disciplines connaissent des débats qui leur sont propres, mais elles rencontrent aussi des problématiques communes, en particulier lorsque vient le moment de clarifier leur rapport à la temporalité et à l'historicité. On peut traduire formellement ces problématiques à travers quelques questions générales, par exemple : Comment rendre compte de l'aléatoire, de la contingence ? Comment articuler une série ou une suite d'événements, et qu'est-ce qui définit un moment significatif dans cette série ? Dans quelle mesure une action singulière préfigure-t-elle un passage, une transition entre deux états ? Comment envisager formellement une alternative dans une situation critique ? Quels sont les rapports qu'entretiennent les discours narratifs scientifiques avec les autres types de récit et avec les constructions imaginaires sociales ?

Un schème interprétatif est l'expression des modalités à la fois cognitives et pratiques de la conscience, par lesquelles le temps historique est constitué, organisé, valorisé. C'est ainsi que le temps historique prend sens, peut être l'objet de l'étude scientifique et peut déployer un horizon pratique. Dans son étude sur la phénoménologie du récit, publiée en 1935,

8. C. Calhoun, « Explanation in Historical Sociology: Narrative, General Theory, and Historically Specific Theory », *American Journal of Sociology*, vol. 104, n° 3, 1998, p. 846-871 ; voir aussi, dans le même esprit, J.-M. Berthelot, *L'intelligence du social : le pluralisme explicatif en sociologie*, Paris, PUF, 1990.

Groethuysen le disait en termes limpides : « Je change en quelque sorte le temps-mémoire en temps-action, le temps accumulé en temps disponible, le temps lié et fixé en temps libre, le temps déjà déterminé par les événements en un temps à remplir. Je transforme le temps passé immobilisé en futur mobile. Je compte, j'énumère, je raconte. J'arrive à la fin de mon récit. Tout est fait, tout est un fait. Et je recommence, ne pouvant saisir le fait en dehors du faire, la somme en dehors du calcul, le passé en dehors de l'avenir. [...] De la dialectique du temps ou des temps, naissent les différentes formes du temps, les mutuelles limitations, les structures du temps, toutes les formes de l'histoire, du récit. En effet, l'histoire n'est en quelque sorte que le futur retrouvé dans le passé, le futur qui semble se dégager du passé, pour être quelque chose à venir, mais qui dans le passé n'existe que sous forme de devenir, qui résorbé dans le passé demande, pour ainsi dire, le retour à son point de départ, afin de redevenir action⁹. »

Essayons maintenant d'explicitier davantage le schème de l'occasion perdue.

L'occasion perdue

De prime abord, on pourra considérer que l'« occasion perdue » est une notion générique, sous laquelle on regroupe l'ensemble des formes discursives de l'« anomalie », de l'« erreur », du « ratage » ou de l'« échec », du « rendez-vous manqué », du « lapsus », etc. Il me semble en effet crucial et très fructueux de s'arrêter à ces figures, car c'est notamment par l'examen de ses limites qu'une norme discursive se révèle ou se découvre, avec ses ramifications ou ses assises sociales, institutionnelles, symboliques. La vogue des *bloopers* et des *crap movies*, à la télévision, au cinéma, sur vidéo ou sur internet, est seulement la forme exacerbée, éclatée et éminemment ambivalente d'un schème récurrent qu'il s'agirait de mieux comprendre.

L'anomalie, au moins depuis Thomas Kuhn (*La structure des révolutions scientifiques*, 1962), a fait l'objet de développements intéressants dans l'histoire et la sociologie des sciences, puisqu'elle intervient comme élément dynamique de la transformation des savoirs et des paradigmes ; le lapsus et l'acte manqué, depuis Sigmund Freud (*Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1923), sont aussi devenus des objets légitimes, non seulement de la psychanalyse, mais également de la sociologie, par exemple chez Erving Goffman (*La mise en scène de la vie quotidienne*, 1973). Mais ici, il s'agit de considérer un schème qui organise la réalité et la connaissance de cette réalité, avec sa poétique et ses modalités phénoménologiques constitutives. L'occasion perdue n'est alors pas seulement un accident, ou un écart par rapport à la norme, qui aura des effets cognitifs, affectifs, normatifs, etc., mais plus fondamentalement : une forme symbolique, que l'on doit analyser en tant que telle.

9. B. Groethuysen, *op. cit.*, p. 230 et 232.

Convenons donc que la figure de l'occasion perdue est facilement repérable, dans de multiples formations discursives, tant populaires que savantes. On pourra l'isoler au niveau de l'unité de discours considérée dans son entièreté (une monographie, un article, un roman, un film, une série télévisée, une conversation ou un témoignage, etc.). En guise de simple illustration, je citerai, dans l'historiographie québécoise, *Le rendez-vous manqué : les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres* de Pierre Anctil (1988) et *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est 1600-1664* de Denys Delâge (1985). On pourra aussi isoler le schème, mais peut-être plus rarement, aux niveaux des unités plus petites telles que la phrase, écrite ou parlée (ou l'épisode, la scène, le plan, la séquence, etc.), comme c'est le cas dans la phrase de Giorgio Agamben citée plus haut.

L'occasion perdue, en tant que schème ou figure de discours, s'offre alors comme un formidable objet transversal pour la sociologie et les sciences humaines. Comme on va le voir dans les textes réunis ici, plusieurs aspects ou niveaux de problèmes sont à distinguer et à comprendre dans leur articulation. François Dosse, revenant sur les transformations récentes de l'historiographie française et son épistémologie, montre que c'est la conception même du temps en science (et de l'événement) qui est en jeu, ce qui implique aussi une redéfinition de l'espace politique du discours de l'histoire. Hervé-Pierre Lambert met en parallèle les écrits de Lévi-Strauss et de Paz sur les ruines de la cité antique de Taxila en Inde ; l'histoire hypothétique des civilisations qui auraient emprunté d'autres chemins est teintée de nostalgie, et il demande dans quelle mesure cette vision est révélatrice d'un fantasme occidental. Kevin Hébert se penche sur l'occasion perdue que constitue, aux yeux de Mannheim, l'expérience de la démocratie en république de Weimar, une occasion qui pourrait cependant être recouvrée dans le cadre de la sociophilosophie expérimentale qu'esquisse le penseur dans les années 1930. Dans leur article sur le cas de l'aide au développement en Afrique de l'Ouest depuis la décolonisation, Delphine Abadie et Alain Deneault soulignent que la figure de l'occasion perdue est récurrente chez les observateurs et les acteurs, mais qu'elle embrouille l'intelligibilité de l'histoire et occulte le plus souvent les véritables raisons du « ratage ». Pour Emily Keightley et Michael Pickering, le motif de l'occasion perdue qui apparaît dans les récits autobiographiques de la vie quotidienne est issu de la conjugaison des dimensions collectives et individuelles de la temporalité, le résultat d'un travail de la mémoire et de l'imagination tout à la fois, auxquelles se confrontent la contingence de la personne, son projet autobiographique et sa connaissance du monde. Enfin, Nicolas Goyer use du style libre de l'essai et des procédés de la fiction pour interroger le destin singulier d'une bande de six Montréalais dans les années 1990, qui sont peut-être aussi des singularités quelconques, alors que l'idée même de communauté se perd, et se retrouve.

Une construction imaginaire comme celle de l'occasion perdue appelle donc d'emblée au moins deux types de considérations. D'une part,

une réflexion sur les mythes, les représentations collectives, les institutions, les ressources culturelles et les procédés qui organisent la mémoire historique. En effet, tant sur le plan de la constitution du moi que sur celui des constructions savantes, en passant par l'ensemble des manifestations du discours social, le passé est l'objet d'un jeu de significations qui cherchent à tracer un destin, réel ou imaginaire. L'événement (ou le non-événement) qui peut se présenter par exemple comme un « rendez-vous manqué », sous le signe de la perte, de l'oubli, de la disparition, du trauma, est invoqué pour donner sens au présent et définir l'horizon de l'action. L'occasion perdue est conçue alors comme un schème interprétatif qui occulte le passé autant qu'il lui donne forme.

D'autre part, la considération de ces constructions imaginaires à l'œuvre dans notre conscience du temps sociohistorique permet, de façon plus positive, une ouverture sur une histoire qui peut toujours être autrement qu'elle n'est ; une histoire non advenue mais possible. Sous la figure de l'occasion perdue, les événements ou les situations ne se présentent plus seulement sous le signe de la perte ou du manque, mais sous le signe de l'optatif, de l'étonnement et de la dissémination. Le schème interprétatif travaille moins à fixer les traits de ce qui est advenu qu'à ouvrir les voies d'une histoire autre, une histoire méconnue ou non saturée, qui laisse place à la faculté de penser, de juger et d'agir. L'occasion perdue devient alors le mobile d'une libération, ou plus modestement, d'une relance de la réflexion critique, qui pose un regard neuf sur des aspects de la réalité échappant aux représentations instituées.

Si l'ensemble des contributions qui forment ce numéro s'organise autour de ces questions communes, on n'y trouvera cependant pas une exploration systématique du schème de l'occasion perdue, en tant que composante narrative du discours des sciences humaines. On en observera surtout les divers usages, à travers quelques-unes de ses manifestations discursives singulières.

La question de la temporalité concerne le travail de la mémoire et des représentations collectives, ces mises en situation, ces perspectives qui s'incarnent dans des trajectoires, des institutions, des relations typiques, et bien entendu dans des formations discursives particulières comme les textes ou les expressions populaires¹⁰. L'exploration de figures telles que celle de l'occasion perdue porte sur des formes discursives, mais tout autant sur les structures, les processus, les rapports sociaux et les rapports de pouvoir qui partagent la représentation du temps. Et il ne faudrait pas négliger que des sociologies divergentes ou concurrentes, des approches très générales (méta

10. Voir la mise au point de K. Pomian, « De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet d'histoire », dans *Sur l'histoire*, op. cit., p. 263-342 ; voir aussi M. Sepúlveda Santos, « Memory and Narrative in Social Theory: The Contributions of Jacques Derrida and Walter Benjamin », *Time and Society*, vol. 10, nos 2-3, 2001, p. 163-189 ; J. A. Barash, « Qu'est-ce que la mémoire collective ? Réflexions sur l'interprétation de la mémoire chez Paul Ricœur », *Revue de métaphysique et de morale*, no 2, 2006, p. 185-195.

ou macrosociologiques) et très localisées (infra ou microsociologiques) appellent des modes d'explication et des applications analytiques spécifiques dont la dimension temporelle ne saurait être uniforme.

On a donc une herméneutique du doute, une sorte de scepticisme, qui s'ouvre nécessairement à l'écoute de tout récit, précisément peut-être parce que, à l'origine de tous les récits, il y a plusieurs temps en balance.